

A N N A L E S
BRETAGNE
PAYS DE L'OUEST

Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest

Anjou. Maine. Poitou-Charente. Touraine

111-3 | 2004

Alcuin de York à Tours

Histoire et écriture de l'histoire dans l'oeuvre d'Alcuin

Michel Sot et Yann Coz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1235>

DOI : 10.4000/abpo.1235

ISBN : 978-2-7535-1495-9

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2004

Pagination : 175-191

ISBN : 978-2-7535-0053-2

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Michel Sot et Yann Coz, « Histoire et écriture de l'histoire dans l'oeuvre d'Alcuin », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 111-3 | 2004, mis en ligne le 20 septembre 2006, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1235> ; DOI : 10.4000/abpo.1235

Histoire et écriture de l'histoire dans l'œuvre d'Alcuin

Michel SOT

Professeur d'histoire médiévale à l'université de Paris-Sorbonne (Paris 4)
UMR 7113, Textes, images et monuments de l'Antiquité au haut Moyen Âge
(Paris 10-Nanterre)

Yann COZ

Agrégé d'histoire, doctorant à l'université de Paris-Sorbonne (Paris 4)

A priori, Alcuin n'est pas un historien. On ne trouve chez lui rien de comparable à *l'Histoire romaine* ni à *l'Histoire des Lombards* de son contemporain Paul Diacre, rien non plus de comparable à *l'Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de celui qu'il appelle « maître Bède ». Pourtant, remarquait Arthur Kleinclausz dans son ouvrage classique paru en 1948 :

« Nul n'était plus qualifié que lui pour faire un bon historien, comme on le voit par les lettres où il rapporte à ses correspondants les événements diplomatiques et militaires de l'Europe en son temps. Dans l'art avec lequel il synthétise les faits, dans les précisions et la fermeté avec lesquelles il les présente, on reconnaît les qualités qui caractérisent le bon annaliste carolingien. Certaines de ses lettres pourraient même fournir les fragments d'annales presque sans y changer un mot. »

Et il ajoute :

« On se tromperait singulièrement cependant si l'on s'attendait à trouver dans les nombreuses [*sic*] vies de saints qu'il a laissées [...] des ouvrages vraiment historiques¹. »

Cette appréciation d'érudit du premier vingtième siècle part du principe que l'histoire est une science bien définie, qui rapporte les événements et synthétise les faits : les annales, collation de faits, année par année, seraient dans ces conditions le modèle de l'ouvrage d'histoire. Les Vies de saints, dans cette même perspective, ne peuvent guère avoir de valeur « historique », surtout si elles sont écrites en vers, mode d'expression qui ne sied guère à la précision de l'histoire. On serait alors plus près de l'épopée qui est fiction littéraire.

1. A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 221-222.

La réflexion menée depuis un bon demi-siècle sur l'histoire et le métier d'historien en général, sur l'histoire et la culture historique au Moyen Âge en particulier, nous obligent à sortir de cette perspective. Non seulement nous ne considérons plus que l'histoire est la collation des faits « tels qu'ils se sont passés », mais nous avons appris à nous interroger sur la conception et la pratique de l'histoire chez les auteurs que nous étudions². Si le métier d'historien a changé depuis 1948, à plus forte raison depuis 804.

En première partie de cette communication, Michel Sot s'interrogera sur ce que peut être l'histoire pour Alcuin et tentera d'établir quelle place il reconnaît à cette discipline dans la culture de son temps. Yann Coz montrera ensuite comment et pourquoi Alcuin a écrit l'histoire de la cité d'York.

Qu'est-ce que l'histoire pour Alcuin ?

Histoire et grammaire

Dans sa *Grammatica*, Alcuin indique que l'histoire fait partie de la grammaire : elle est un des vingt-six « genres » qui la compose, aux nombres desquels on compte « les lettres, les syllabes, les parties [...] la prose, les vers, les fables et les histoires ». Pour chacun de ces genres, Alcuin donne une définition : les fables sont des fictions pour s'amuser ou signifier quelque chose. L'histoire est *le récit des faits*³. Elle occupe donc théoriquement une place très modeste au sein du premier des arts libéraux. Notons pourtant les caractéristiques retenues par Alcuin : il s'agit d'un récit rapportant des faits. Nous sommes dans la perspective classique qui, de Cicéron à Aulu-Gelle, aboutit à Isidore de Séville. On trouve exactement l'expression reprise par Alcuin dans les *Etymologies* : *historia est narratio rei gestae*⁴. Les faits rapportés doivent être vrais et non fabuleux : pour Cicéron, l'histoire est *lux veritatis* et pour Isidore « les histoires sont les choses vraies qui ont été accomplies⁵ ». Alcuin connaît ses auteurs.

Un autre de ses ouvrages didactiques, la *Disputatio Pippini regalis et nobilissimi juvenis cum Albino scholastico* débute ainsi : *Pippinus : Quid est littera ? – Albinus : Custos historiae*⁶... La lettre doit conserver les *historiae*. Alcuin développe cette idée dans sa *Vie de saint Willibrord* :

« [On ne doit pas] taire les actes qu'on nous rapporte et qui sont à la gloire de Dieu. Bien au contraire, nous devons les fixer par notre plume afin

2. B. GUENEE, *Histoire et culture historique*..., p. 203-207.

3. PL 101, c. 857-858 : *In quot species dividitur grammatica ? – In vocem, in litteras, in syllabas, partes..., prosam, metra, fabulas, historias... Fabulae res sunt fictae ludendi causa vel cujuslibet significationis. Historia est narratio rei gestae.*

4. Isidore de Séville, *Etym.*, I, 41, PL 82, c. 122.

5. *Ibid.*, I, 44, c. 124 : *Historiae sunt res verae quae factae sunt.* Voir, B. GUENEE, *Histoire et culture historique*..., p. 18-19.

6. PL 101, c. 975.

de permettre à la postérité de garder connaissance des faits qui, nous le savons, arrivèrent dans le passé⁷. »

Ce sont les deux seules mentions de l'histoire comme discipline dans les traités didactiques d'Alcuin sur les arts libéraux, qui forment un ensemble, comme le souligne Louis Holtz⁸.

L'histoire à l'école et dans la bibliothèque d'York

Dans son *Poème sur les évêques, saints et rois d'York*, Alcuin évoque l'enseignement de son maître Ælberht qui suit le schéma classique des arts libéraux, du *trivium* au *quadrivium* pour s'élever jusqu'à l'Écriture sainte⁹. Il consacre un vers à chaque discipline du *trivium* dans l'ordre canonique : grammaire, rhétorique, dialectique. Il en vient alors à un *quadrivium* moins classique avec trois vers consacrés à la musique, quatre vers pour l'astronomie, deux vers consacrés aux sciences naturelles et à l'étude des êtres vivants, un vers pour l'arithmétique et la géométrie et un vers pour le comput pascal. Le tout est couronné par deux vers relatifs à l'étude des Écritures. Rien n'indique où pourrait se trouver l'histoire. Le comput pascal a quelque chose à voir avec le temps mais guère avec le temps de l'histoire. On peut supposer que l'histoire est enseignée avec la grammaire¹⁰, à moins qu'elle ne fasse partie de l'étude de l'Écriture sainte comme nous le proposons plus loin.

Dans le même poème est décrite la bibliothèque d'Ælberht à York, qu'Alcuin a dirigée. Qu'il s'agisse d'une description symbolique¹¹, composée de mémoire sur le continent, ou d'un catalogue précis de la bibliothèque, les noms d'auteurs retenus donnent un indice de la place accordée à l'histoire dans une bibliothèque digne de l'éloge qui en est écrit¹². Après une évoca-

7. Vita Willibrordi, éd. et trad. C. VEYRARD-COSME, *L'œuvre hagiographique en prose...*, p. 54-55 : *tamen quod gesta narrantur ad gloriam donantis Dei non tacenda esse censeo sed magis stilo alliganda ne pereant posteris saeculis quae priscis temporibus acta esse noscuntur*.

8. L. HOLTZ, « Alcuin et la renaissance des arts libéraux ».

9. Alcuin, *The Bishops, Kings and Saints...*, P. GODMAN éd. et trad., v. 1434-1449.

10. Voir P. RICHE, *Ecoles et enseignement...*, p. 252.

11. Dans la tradition du *Versus in bibliotheca* d'Isidore de Séville (voir J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture...*, p. 738).

12. Alcuin, *The Bishops...*, v. 1536-1562 (voir les notes de l'éditeur, P. GODMAN, p. 122-125). *Illic invenies veterum vestigia patrum :/quicquid habet per se Latio Romanus in orbe,/Graecia vel quicquid transmisit clara Latinis,/Hebraicus vel quod populus bibit imbre superno,/Africa luciflavo vel quicquid lumine sparsit :/quod pater Hieronymus, quod sensit Hilarius atque/Ambrosius praesul, simul Augustinus et ipse/sanctus Athanasius, quod Orosius edit acutus,/quicquid Gregorius summus docet et Leo papa,/Basilius quicquid Fulgentius atque coruscant,/Cassiodorus item, Chrysostomus atque Johannes:/quicquid et Althelmus docuit, quid Beda magister;/quae Victorinus scripsere Boethius atque/historici veteres : Pompeius, Plinius; ipse/acer Aristoteles, rhetor quoque Tullius ingens;/quid quoque Sedulius vel qui canit ipse Iuvenius,/Alcimus, Clemens, Prosper, Paulinus, Arator,/qui Fortunatus vel quid Lactantius edunt,/quae Maro Virgilius, Statius, Lucanus et auctor;/artis grammaticae vel quid scripsere magistri,/quid Probus atque Focas, Donatus Priscianusve,/Servius, Euticius, Pompeius, Cominianus./Invenies alios per plures, lector,.../nomina sed quorum praesentia in carmine scribi/longius est visum quam plectri postulat usus*.

tion globale de la littérature dans les trois langues sacrées (latine, grecque et hébraïque) et une allusion spécifique à la littérature d'Afrique, Alcuin évoque d'abord les quatre Pères de l'Occident latin : Jérôme, Hilaire, Ambroise et Augustin. Notons, pour notre recherche sur l'histoire, que Jérôme, traducteur de la Bible, fait souvent figure de prototype de l'historien au Moyen Âge : c'est à lui que se serait adressé le pape pour faire rédiger le *Liber Pontificalis* comme en témoignent les fausses lettres données en guise d'introduction et il est le traducteur et continuateur de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée.

Viennent ensuite Athanase et Orose, l'auteur de la *Vie d'Antoine*, traduite en latin par Evagre, et celui de *l'Histoire contre les païens* qui est la référence pour l'histoire romaine et chrétienne. Ils sont rangés ici parmi les Pères, mais on peut souligner la dimension historique de leur œuvre : l'une comme modèle de vie de saint, l'autre comme modèle et source d'histoire romaine et chrétienne. L'énumération des Pères continue avec les papes Léon le Grand et Grégoire le Grand, puis avec Basile de Césarée et Fulgence de Ruspe, Cassiodore et Jean Chrysostome. Les douze premiers auteurs envisagés – huit latins et quatre grecs traduits en latin – ont été mis à profit par Alcuin principalement dans son œuvre exégétique et théologique. Rien ne nous indique qu'il ait tiré un parti spécifique de la *Chronique* d'Eusèbe/Jérôme, ni de *l'Histoire* d'Orose.

Alcuin évoque alors dans le même vers, ses compatriotes saxons : Aldhelm et « maître Bède ». Ils sont les derniers Pères, ceux qui poursuivent l'œuvre des précédents et l'ont transmise en Bretagne. Bède est bien sûr l'auteur de *l'Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, et c'est pour cela qu'il est connu de tous les historiens d'aujourd'hui, mais quand on lit le catalogue de son œuvre tel qu'il l'a lui-même établi à la fin de son ouvrage, on voit bien que son *Histoire* n'est qu'un livre parmi un grand nombre d'autres qui sont très majoritairement des commentaires bibliques¹³.

Il faut pourtant s'arrêter un instant sur Bède et son *Histoire*, parce qu'Alcuin en parle ailleurs dans son poème, d'une part pour dire au lecteur que c'est par lui qu'il connaît l'histoire du peuple des Angles et d'autre part pour faire l'éloge de son livre sur le temps.

« Nous n'avons rapporté que ce que notre maître Bède a établi dans la relation indubitablement fidèle qu'il a donnée de l'histoire des peuples des Angles et de leurs hauts-faits, depuis les origines. »

Alcuin ajoute plus loin :

« Il écrivit aussi un ouvrage remarquablement méthodique sur le temps, contenant le cours des astres, leurs lieux, leurs temps et leurs lois, ainsi que des livres d'histoire clairement rédigés¹⁴. »

13. Bède, *Historia Ecclesiastica...*, V, 24, p. 566-570. (dorénavant cité Hist. eccl.).

14. Alcuin, *The Bishops...*, v. 1207-1209 : *Diximus haec tenemus, posuit quae Bedae magister, indubitante fide texens ab origine prima/historico Anglorum gentes et gesta relatu*. V. 1309-1311 : *De quorum temporibus mira ratione volumen, quod tenet astrorum cursus, loca, tempora, leges/scriptsit et historicos claro sermone libellos*.

Les auteurs signalés ensuite dans le poème relèvent plutôt des arts libéraux¹⁵. Marius Victorinus et Boèce sont rapprochés soit pour leurs traités théologiques, soit pour leurs traductions des *Catégories* d'Aristote, ce dernier étant cité deux vers plus bas, associé à Cicéron (*rhetor Tullius*) : l'évocation des arts libéraux commencerait donc par la dialectique et la rhétorique. Mais entre ses traducteurs et Aristote, Alcuin introduit des *historici veteres* (le mot est suffisamment rare pour être souligné). Ils sont deux : Trogue-Pompée et Pline. On connaît le premier par l'épitomé de son *Histoire universelle* que donne Justin : il s'agit bien d'une œuvre d'histoire. Quant à Pline, il est l'auteur d'une *Historia naturalis* dont Alcuin se sert en particulier pour les questions d'astronomie et de comput. L'histoire *naturelle* constitue pour nous une autre discipline.

Tous les autres noms d'auteurs cités peuvent être considérés comme renvoyant à la grammaire. On trouve d'abord les poètes qui doivent servir de modèle littéraire, huit poètes chrétiens (Sédulius, Juvencus, Avit, Prudence, Prosper d'Aquitaine, Paulin de Nole, Arator, Fortunat) et trois poètes païens : Virgile, Stace et Lucain. Notons que plusieurs de ces poètes sont des poètes épiques, auteurs de poésies qui évoquent une histoire prestigieuse : celle des origines de Rome dans l'*Énéide* ou celle des guerres civiles dans la *Pharsale*. Mais les œuvres des poètes chrétiens aussi relèvent en partie du même genre : le *Carmen Paschale* de Sedulius, le *de Actibus apostolis* d'Arator et les *Historiae evangeliorum* de Juvencus sont des épopées bibliques. Quant à Paulin de Nole et Fortunat, ils sont entre autres des modèles pour l'hagiographie en vers, en particulier la *Vita sancti Martini metrica* de Fortunat. Viennent enfin les techniciens de la grammaire : Probus et Phocas, Donat et Priscien qui sont les principales sources du *De grammatica* d'Alcuin, Servius, Euticius, Pompeius et Cominianus¹⁶.

Alcuin a classé la bibliothèque d'Ælbert dans le sens inverse du cursus des études, depuis l'étude des Écritures avec les Pères latins et grecs, en passant rapidement par la dialectique et la rhétorique pour arriver à la grammaire dans ses deux dimensions, littéraire d'abord, technique ensuite. Dans ce classement, l'histoire est représentée parmi les Pères avec Jérôme, Athanase et Orose. Dans le prolongement des œuvres des Pères s'inscrit Bède. Parmi les arts libéraux, l'histoire est apparue auprès de la dialectique avec Trogue Pompée, associée aux sciences de la nature. Elle est sous-jacente à l'épopée, païenne ou chrétienne, modèle de l'écrivain ecclésiastique. L'hagiographie s'inscrit aussi dans l'histoire par son contenu, et parfois dans l'épopée par sa forme.

On savait – Alcuin nous l'a rappelé – que l'histoire est une composante de la grammaire. Elle est finalement présente d'un bout à l'autre du cursus, de la grammaire au commentaire des Écritures. Essayons de préciser en quel sens.

15. Voir L. HOLTZ, « Alcuin et la renaissance des arts libéraux ».

16. Sur ces grammairiens, voir dans Alcuin, *The Bishops...*, les notes de P. GODMAN, p. 126-127.

L'emploi des mots *historia* et *historicus* par Alcuin

Tentons une recherche sur l'emploi des mots *historia* et *historicus*, dans l'ensemble de l'œuvre d'Alcuin telle qu'elle est éditée dans les volumes 100 et 101 de la Patrologie latine¹⁷.

Dans sa correspondance avec Angilbert, Alcuin cite explicitement les *historiae* de Flavius Josèphe et demande s'il peut lui envoyer un manuscrit de l'*historia* de Jordanes¹⁸. Ce sont les deux seuls cas repérés de désignation du livre d'un historien précis.

On trouve ensuite dans des lettres adressées au roi Coenulf de Mercie et au roi Charles les *historiae antiquae* et les *historiae saeculares* qui donnent des exemples à suivre. Elles sont mises en parallèle avec la Sainte écriture (*sancta Scriptura*) qu'elles complètent¹⁹. Alcuin écrit à Charlemagne :

« Nous savons que tu as été instruit aussi parfaitement que possible dans les Saintes écritures et dans les histoires séculières. La pleine connaissance de tout cela t'a été donnée par Dieu pour que, par toi, la sainte Église de Dieu gouverne le peuple chrétien²⁰. »

On retrouve des mentions des histoires séculières dans les ouvrages théologiques contre Félix d'Urgel et l'adoptianisme. Dans les deux traités d'Alcuin contre Félix, elles sont invoquées comme source d'information : sur le rôle des médecins contre l'épidémie dans un cas, sur l'activité militaire et la pratique de l'adoption chez les païens dans l'autre²¹. Dans sa Lettre aux évêques Leidrade et Nifridus et à l'abbé Benoît, Alcuin évoque une terre « qui, comme on le lit dans les anciennes histoires (*veteres historiae*), fut fertile en tyrans qui très souvent dévastaient l'Empire romain²² ».

17. Nous utilisons le CDrom de la Patrologie Latine. Nous sommes conscient des limites de l'exercice, les éditions de la Patrologie ayant été souvent reprises et améliorées. Nous ne nous livrons pas à un travail de statistique lexicale qui demanderait infiniment plus de rigueur, mais nous croyons pouvoir dégager des occurrences signalées quelques indications.

18. PL 100, Ep. 27, *Ad Homerum* (Angilbertum), c. 182 : *Josephus quoque in historiis dicit : « Et facto sacrificio, Moyses populo ministrabat juxta rubum... »* Ep. 28, *Ad Homerum*, c. 184 : *Si habeas Jordanis historiam, dirige mihi propter quarundam notitiam.*

19. Ep. 63, *Ad Coenulvum regem merciorum* (anno 796), c. 232 : *...qui clementia regis omnium hominum, ut in antiquis legitur historiis, excellere decet consuetudines; etiam et sancta Scriptura dicente : Misericordia et veritas exaltat solium...* Ep. 84, *Ad dominum regem* (anno 798), c. 275 : *Quod militantibus virtutis genus maxime necessarium esse, in antiquis historiarum libris legimus; ut cuncta sapiens temperantia, quae agenda sint, regat atque gubernat.*

20. Ep. 95, *Ad dominum regem* (anno 799), c. 393 : *Ut pote in sanctis Scripturis vel saecularibus historiis te apprime eruditum esse novimus. Ex his omnibus plena tibi scientia data est a Deo ut per te sancta Dei ecclesia in populo christiano regatur...*

21. PL 101, *Liber Albin, quem edidit contra haeresin Felicis*, c. 87 : *Legimus in saecularis litteraturae historiis, quosdam viros medicinalis artis peritos, dum aliquas civitates pestilentiae lue...* Ibid., *Beati Alcuini contra Felicem urgellitanum episcopum libri septem*, c. 162 : *Nam saepius legitur in historiis : et applicuit dux ille vel ille castra ad hanc vel... Nam qui legit historias saeculares inveniet et in paganis hanc consuetudinem adoptionis esse.*

22. Ibid., *Epistola Albin ad Laidradum et Nifridium...* (anno 800), c. 231 : *Quae terra (olim), ut in veteribus legitur historiis, tyrannorum ferax fuerat, qui Romanum saepissime imperium lacerare solebant.*

Et dans l'un de ses livres contre Elipand de Tolède, il indique que c'est dans les « histoires séculières » que l'on apprend qu'un jeune homme avait incendié le temple de Diane, très renommé chez les Éphésiens²³. Quelles sont ces *historiae seculares*, antiquae ou *veteres*? On ne peut pas s'en tenir à Trogue Pompée, Flavius Josèphe et Jordanès rencontrés jusqu'ici : laissons la question ouverte²⁴.

Si les *historiae* (au pluriel) sont bien distinguées de la *Sacra scriptura* avec laquelle elles sont mises en parallèle dans les lettres aux rois, les occurrences les plus fréquentes d'*historia* (au singulier) dans l'œuvre d'Alcuin ne renvoient pas aux historiens mais à la Bible : *ut in sacra legitur historia*²⁵. C'est évidemment dans les œuvres exégétiques qu'on trouve le plus grand nombre d'emplois d'*historia* en ce sens. Le livre de la Bible peut être spécifié, celui de la Genèse ou les Livres des Rois : *historia Geneseos*²⁶, *historia Regum*²⁷. Les quatre Évangiles sont appelés *historiae evangelicae* en particulier dans le traité en sept livres contre Félix d'Urgell²⁸. Quant à Jérôme, il fut le traducteur des histoires sacrées (*sacrae interpretes scripturae*)²⁹.

En contexte exégétique, l'histoire est mise en relation avec la prophétie qu'elle accomplit. « Ce que les prophètes ont annoncé de façon énigmatique, les apôtres en Christ l'ont enseigné comme histoire³⁰ » dit Alcuin dans son commentaire du psaume 136. Dans la lettre de dédicace de son commentaire de l'évangile de Jean, il indique que Jean avait lu les trois autres évangiles « mais qu'il avait vu qu'il y manquait les histoires d'un cer-

23. *Ibid.*, *Liber secundus, qui et quartus contra Elipandum*, c. 287 : *Fertur in saecularis literaturae historiis profanum quemdam juvenem Dianae incendisse templum, quae magni nominis apud Ephesios habebatur.*

24. On peut penser à Gildas, qui occupe une place importante dans la pensée historique d'Alcuin, comme l'a fait remarquer Yann Coz, *Alcuin et l'écriture de l'histoire*, Mémoire de maîtrise, Université de Paris 10 – Nanterre, 2001. Voir en particulier la lettre 17 à l'archevêque Aethelheard et la lettre 129 aux fidèles de Cantorbéry.

25. PL 100, *Interrogationes et responsiones in Genesim*, c. 533 : *Quis primo omnium hominibus regnum dilatare studuit? Resp. Nemroth gigas, ut in sacra legitur historia, qui extruendae turris et condendae Babyloniae auctor extiterat.* On trouve le mot au pluriel dans les *Contra Felicem Urgellitanum episcopum libri septem*; PL 101, c. 162 : *...quod longe aliter esse agnoscit, qui sacras sanctae Scripturae legit historias.*

26. PL 100, *Tractatus Albini magistri super tres S. Pauli ad Titum, Philemonem et Hebraeos epistolas*, c. 101 : *Deus, ante aeterna saecula aeternam sponderit vitam. Ex quo, juxta historiam Geneseos, factus est mundus. Ibid.*, *Commentatorium in Apocalypsin libri quinque*, c. 1129 : *Si ad Geneseos historiam recurrimus, horum nomina juxta singulorum nativitatem nequaquam hoc ordine inserta...*

27. *Ibid.*, *Enchiridion seu expositio pia ac brevis in psalmos poenitentiales, in psalmum CXVIII et graduales, psalmus L*, c. 582 : *Notissima est peccati David gravitas ex Regum historia : nota etiam humillima pro peccato deprecatio quae in hoc psalmo continetur.*

28. PL 101, *Contra Felicem Urgellitanum episcopum libri septem*, c. 127 : *Et quidem, si modo possis, immutare forsan historiae evangelicae praedicationem velis, ut...* ; et plus loin : *Attende lector, novum evangelicae historiae interpretem.*

29. PL 101, *Liber contra haeresim Felicis*, c. 108.

30. PL 100, *Expositio in psalmos graduales qui et canticum graduum dicuntur, psalmus CXXVI*, c. 629 : *...quod illi (propheta) in aenigmate pronuntiaverunt, hoc apostoli in Christo quasi historiam praedicaverunt.*

tain nombre d'actions, en particulier celles qui avaient été accomplies avant le début de la prédication du Seigneur³¹ ».

Soulignons enfin que *historia* désigne bien le texte biblique, mais surtout pris dans son sens historique (*historialis*), distingué du sens allégorique. Dans le commentaire sur l'Ecclésiaste on lit : « Ces mots incitent le lecteur à rechercher dans ses livres l'allégorie plutôt que la simple histoire, et son enseignement est utile au peuple si les proverbes sont compris mystiquement³². » Dans le commentaire sur l'Apocalypse, la distinction est opérée à plusieurs reprises³³.

Nul doute qu'Alcuin a tenu compte des *historae saeculares* comme on l'a vu plus haut, mais pour lui l'histoire est d'abord dans la Bible, et plus particulièrement dans le Nouveau Testament, accomplissement de l'Ancien, même si cette histoire appelle une lecture spirituelle et pas d'abord historique. Dans cette perspective, il est logique qu'il parle d'histoire à propos des « poèmes d'histoire évangélique... du prêtre et grand savant Juvencus³⁴ ». La poésie évangélique, l'épopée chrétienne, font partie de l'histoire.

De l'épopée à l'éloge et à l'hagiographie, il n'y a qu'un pas. Au début de la Vie qu'il lui consacre, Alcuin déclare avoir écrit « l'histoire du très saint père et souverain prêtre Willibrord » et le mot revient à plusieurs reprises dans ce texte qui rapporte « l'histoire » de saint Willibrord³⁵. C'est dans cette perspective qu'Alcuin écrit le poème sur York.

Alcuin et l'écriture de l'histoire d'York

Les travaux consacrés au poème d'Alcuin sur la ville d'York ont insisté sur son aspect hagiographique³⁶ et/ou épiscopal³⁷. Puisque les données historiques sont, pour la période antérieure à 731, en général tirées de

31. *Ibid.*, *Commentaria in S. Joannis evangelium, Epistula ad Gislam et Richtrudam*, c. 741 : ...deesse tamen vidit aliqua rerum gestarum historiae, ea maxime quae primo praedicationis suae tempore Dominus gesserat.

32. *Ibid.*, *Commentaria super Ecclesiasten*, chap. XII, c. 718 : *Nunc etiam his verbis provocat lectorem, allegoriam quaerere in libris suis magis quam simplicem historiam : et doctrinam populo prodesse suam, si mystice intelligerentur proverbialia...* Dans le même ouvrage au chap. II, c. 677 : *Ideo nos historiali tantummodo intelligentia in hoc loco contenti sumus, maxime quia nobis non est omnia dicere.* Et un peu plus loin dans le même chapitre : *Haec interim super litteram, ne videamur penitus simplicem praeterire sensum ; et dum spirituales divitias sequimur, historiae contemnere paupertatem.*

33. *Ibid.*, *In Apocalypsin*, c. 1020.

34. *Ibid.*, *Contra epistolam sibi ab Elipando directam libri quinque*, c. 256 : *Sed et Juvenci presbiter atque optimi scholastici, quem beatus Hieronymus laudat, carmina evangelicae historiae prospeximus, qui...*

35. *Vita Willibrordi*, éd. et trad. Ch. VEYRARD-COSME, p. 38-39 (c. 1) : *...hanc historiam sanctissimi patris et summi sacerdotis Willibrordi, te jubente, beatissime pontifex Beornrad, conscripsi ; p. 66-67 (c. 24) : Ex quibus aliqua huic nostrae de eo historiae subjienda esse aestimavimus...* ; p. 73-74 (c. 31 et dernier) : *pater, ut a quo hujus historiae capitulum incipit, de eo novissimum finiatur.*

36. D. A. BULLOUGH, « Hagiography as patriotism... ».

37. S. COATES, « The Bishop as benefactor... ».

l'Histoire ecclésiastique du peuple anglais de Bède, beaucoup ont considéré qu'Alcuin avait mis en vers ce texte en le complétant pour les dernières décennies. Nous essaierons ici de montrer qu'Alcuin a voulu écrire l'histoire de la Northumbrie en utilisant certes *l'Histoire Ecclésiastique* mais dans une perspective qui lui est propre et nous analyserons certaines caractéristiques de son écriture de l'histoire.

Réécriture de l'histoire ou mise en vers de l'œuvre de Bède ?

Ce poème de 1657 ou 1658 vers pose d'importants problèmes de datation : on ne peut dire avec certitude où et quand il a été composé. Il nous faut donc, pour comprendre sa nature et les enjeux de sa rédaction, nous contenter des indices présents dans le texte. Aux vers 1408-1409 Alcuin s'adresse à la « jeunesse d'York », c'est-à-dire aux clercs de la cathédrale, pour les exhorter à le suivre encore un peu³⁸. Le but d'Alcuin est, tel qu'il le présente au début du texte, de « dire les louanges de [sa] cité et [de] proclamer brièvement les anciennes fondations de la cité d'York en vers choisis³⁹ ». Le genre poétique relève du discours d'éloge, et ne témoigne pas *a priori* de la volonté de faire œuvre d'historien. Mais le poème épique est, aux yeux des contemporains d'Alcuin, un genre historique : Virgile est l'historien de Rome. Les caractéristiques du genre épique permettent à l'auteur d'écrire l'histoire d'une manière différente de celle de l'histoire en prose. L'exigence de vérité n'est plus tout à fait la même : en vers, les hauts faits peuvent plus facilement être exaltés. Le choix même du genre épique est donc déjà partie intégrante d'une écriture de l'histoire.

Ce choix révèle aussi l'importance pour Alcuin de *l'Histoire Ecclésiastique* et de l'ensemble de l'œuvre de Bède : il en est tributaire mais il doit aussi s'en démarquer. Les clercs d'York connaissaient l'œuvre du moine de Jarrow et notre auteur doit en tenir compte : à propos de la vie et des miracles de Cuthbert, il dit qu'il les a brièvement effleurés pour ne pas sembler taire les hauts faits du saint qu'avait chantés Bède, mais qu'il en aurait dit plus si ce dernier ne l'avait déjà fait⁴⁰. L'écriture de l'histoire est donc pour Alcuin une réécriture de l'histoire ou, si l'on veut, une lecture de l'histoire déjà écrite.

Le fait qu'Alcuin veuille écrire de l'histoire se manifeste particulièrement dans le souci qu'il a d'insérer les personnages et les événements dans le déroulement chronologique : après une invocation au Christ et aux saints, Alcuin présente brièvement la fondation de la ville par les Romains, le départ de ces derniers, l'incapacité des Bretons à se défendre et leur appel aux Saxons qui les dominent rapidement. Ces cinq siècles d'histoire sont résumés en soixante vers. À partir de la conversion du roi de

38. *De quo versifico paulo plus pergere gressu/Euboricae mecum libeat tibi, quaeso, iuventus.*

39. Vers 16-18 : *Patriae quoniam mens dicere laudes/et veteres cunas properat proferre parumper/Euboricae raris praeclare versibus urbis.*

40. Vers 741-750.

Northumbrie Edwin, les règnes des rois puis, après la fin du règne d'Aldfrid (705) et de l'épiscopat de Bosa, les épiscopats des évêques d'York, sont utilisés pour scander le temps et constituer une armature chronologique. Le début d'un règne ou d'un épiscopat est annoncé immédiatement après le passage consacré au décès du roi ou de l'évêque précédent. Alcuin raconte les hauts faits de ce roi ou de cet évêque, les vies des saints ayant brillé sous son règne, les miracles accomplis *post mortem* par ces personnages, et le cas échéant des visions. Il mentionne ensuite la durée du règne – pas celle de l'épiscopat, sauf dans un cas particulier – et il annonce la mort ou le retrait au monastère des évêques et le nom du successeur. On peut citer comme exemple l'évocation de la mort du deuxième roi chrétien, Oswald :

« Le saint Oswald tint durant neuf ans avec bonheur les rênes de son empire sur les royaumes, car la fameuse Bretagne contient des nations diverses par leurs langues et leurs peuples, dont les noms des ancêtres ne sont pas les mêmes, et après avoir vécu trente-huit ans, il sanctifia par sa mort le cinq août ; grâce à ses mérites éclatants il monta au royaume des cieux, laissant à son frère Oswiu les sceptres ici-bas⁴¹. »

Pour la succession épiscopale, on peut citer celle de Bosa :

« Entre temps, Bosa gagnant les royaumes de la félicité, Jean, cet homme que sa piété, sa foi, ses mérites et son esprit ont rendu célèbre auprès de tous, reçut la direction de l'Église⁴². »

La structuration sérielle du temps est systématique. Le *continuum* historique n'est jamais interrompu : écrire l'histoire, c'est mettre en ordre et faire apparaître la continuité de l'histoire. La comparaison avec *l'Histoire Ecclésiastique*, dans laquelle les informations sur un personnage peuvent être réparties sur plusieurs chapitres, voire plusieurs livres, montre l'effort réalisé par Alcuin pour atteindre cet objectif.

Cette comparaison montre aussi qu'Alcuin a éliminé de nombreuses informations de *l'Histoire Ecclésiastique*. Il a laissé de côté tout ce qui ne concernait pas la Northumbrie mais, même parmi les passages concernant sa patrie, il a soigneusement choisi ceux qu'il reprenait pour qu'ils correspondent à son projet. L'analyse de ces omissions est, plus encore peut-être que celle des reprises, un moyen de mieux comprendre la façon dont Alcuin réécrit l'histoire de la Northumbrie pour en faire une histoire sainte, linéaire et verticale.

41. Vers 499-506 : *Sanctus ter ternis Osuuald feliciter annis/imperio postquam regnorum rexit habenas –/in se quod retinet famosa Britannia gentes/diversas linguis, populis per nomina patrum –/atque annos postquam ter ternes vixit et octo,/Autustas sacra Nonas iam morte dicavit,/ascendit meritis caelestia regna coruscis,/Osui germano terrestria scepra relinquens.*

42. Vers 1085-1086 : *Interea Bosa felicia regna petente,/accipit ecclesiae regimen clarissimus ille/vir pietate, fide, meritis et mente Iohannes.*

Une histoire sainte

Comme Bède, Alcuin loue la prospérité permise par la domination romaine. Toutefois il ne dit jamais que de nombreux Romano-Bretons s'étaient convertis au christianisme. Par ailleurs, il ne cite aucun nom propre, pas plus qu'il ne le fait ensuite pour la période bretonne puis pour celle des Saxons païens. Cette absence de nom propre dans un rapide résumé pourrait sembler anodine si le premier personnage nommé n'était Grégoire le Grand :

« Le bienheureux Grégoire, vénéré dans le monde entier, dirigeait alors comme suprême prélat le siège de l'Église de Rome et, zélé cultivateur des champs du Christ, il répandit partout d'abondantes semences de la vie éternelle⁴³. »

Ce qui précède n'est aux yeux d'Alcuin qu'une préhistoire qui pose les fondations de l'histoire chrétienne de la Northumbrie. L'emploi des participes futurs pour qualifier aux vers 74 et 78 les Anglo-Saxons, *populus... qui servaturus Domini praecepta fuisset*, et *gens ventura Dei*, montre que ces peuples n'entreront dans l'histoire qu'une fois convertis, puisque tel est le dessein de la Providence. Bède prenait ses distances vis-à-vis d'Ethelfrid, dernier roi païen de Northumbrie, mais il l'admirait malgré tout pour sa puissance. Chez Alcuin ce roi a disparu. On apprend bien que « le peuple destiné à Dieu commença à avoir des rois puissants sortis de son sein⁴⁴ » mais cette évolution vers la royauté semble n'être là que pour permettre la conversion. La Providence a donc œuvré dans le sens de cette conversion et Grégoire le Grand en a été l'instrument : il a mis en mouvement l'histoire northumbrienne. Cette histoire, qui débute avec la conversion, est donc chrétienne et uniquement chrétienne.

Le royaume de Northumbrie

Cette histoire chrétienne est celle de la seule Northumbrie, alors que Bède exposait celle du peuple anglais. Certes, la Northumbrie, au même titre que le Kent, recevait plus d'attention que d'autres royaumes, mais Bède avait le souci de ne laisser aucune région de côté. Pour lui, la Northumbrie était avant tout une entité ethno-géographique⁴⁵. Il souligne la division du territoire en deux provinces qui sont d'anciens royaumes : la Bernicie au nord et la Deira au sud. L'unité géographique est stable, mais l'unité politique apparaît comme le résultat de sanglantes luttes et elle est toujours menacée d'éclatement. À plusieurs reprises, nous voyons les deux entités se séparer, d'autant que les deux familles royales ayant régné sur

43. Vers 78-82 : *...Rexit tunc temporis almus/Gregorius praesul, toto venerabilis orbi/ecclesiae sedem Romanae maximus, atque/agrorum Christi cultor devotus ubique/plurima perpetuae dispersit semina vitae.*

44. Vers 77-78 : *et reges ex se iam coepit habere potentes/gens ventura Dei.*

45. Hist. eccl., II, 9, p. 162 : *Quo tempore etiam gens Nordanhymbrorum, hoc est natio Anglorum quae ad aquilonalem Humbrae fluminis plagam habitabat...*

ces territoires au VII^e siècle se disputèrent la Northumbrie par la suite, à savoir la famille d'Aelle en Deira, de laquelle est issu Edwin, et la famille dont l'ancêtre est Ida en Bernicie, de laquelle sont issus Éthelfrid, Oswald et Oswiu. Après le règne d'Edwin, sous la pression du Breton Cadwallon, la Deira fut tenue par un membre de la famille d'Edwin, Osric, tandis que la Bernicie était dominée par un membre de la famille d'Éthelfrid, Eanfrid. Tous deux abjurèrent et furent tués, si bien que l'année où eut lieu cette crise fut rayée des archives officielles⁴⁶. Oswald réunifia ensuite le pays grâce à sa foi ardente. La crise sert donc chez Bède de repoussoir, la division de la Northumbrie étant le fait des impies. Tel n'est cependant pas le cas de la crise qui eut lieu après la mort d'Oswald : son frère Oswiu régna en Bernicie et Oswine, fils d'Osric, en Deira. Oswiu fit finalement assassiner ce dernier et réunifia ainsi la Northumbrie. Or Oswine est loué par Bède pour sa piété⁴⁷, tandis qu'Oswiu n'est nullement présenté comme le mauvais roi, loin de là⁴⁸. L'unification de la Northumbrie apparaît donc chez Bède comme un processus long et douloureux, ce qui rend d'autant plus nécessaire la préservation de cette unité si difficilement acquise.

Pour Alcuin, l'unité de la Northumbrie semble aller de soi, puisqu'il ne parle jamais de sa remise en cause. Mais il est fort peu précis sur la définition du peuple et de l'entité géographique dont il traite : la transition entre l'ensemble indéterminé des Saxons qu'on voit au début du poème et la Northumbrie est peu claire. Les Northumbriens sont-ils toute la *gens ventura Dei* ou n'en constituent-ils qu'une partie ? Le poème ne permet pas de trancher. La Northumbrie est définie en termes de *patria*, de villes (York mais aussi un ensemble de villes comme aux vers 113-114 lorsqu'Edwin, de retour d'exil, rentre dans ses cités paternelles⁴⁹), de royaume et, ensuite, d'évêché puis d'archevêché. La définition implicite de la Northumbrie n'est donc pas géographique, elle présuppose une existence incontestable de ce royaume sur lequel il n'y a pas lieu de donner plus de précisions.

Une histoire continue et linéaire

Alcuin se montre aussi soucieux d'affirmer la continuité et la linéarité de l'histoire northumbrienne en passant sous silence les crises et les divisions dont traitait Bède. Ainsi après la mort violente d'Edwin, il enchaîne : « Cependant le Tout-Puissant ne permit pas qu'elle restât sans vengeance mais donna à Oswald, neveu du roi, le royaume⁵⁰. » De fait, Éthelfrid, père d'Oswald, avait, pour consolider son pouvoir, épousé Acha, fille du roi Aelle de Deira et sœur d'Edwin ; ce mariage n'a cependant pas empêché les divisions, ni les exils comme celui d'Edwin sous le règne de son beau-frère ou

46. Hist. eccl., III, 1.

47. Hist. eccl., III, 14.

48. Hist. eccl., III, 24.

49. *Tunc iuvenis rediens intravit amabilis urbes/iam patrias.*

50. Vers 234-235 : *Hoc tamen Omnipotens fieri non passus inultum est,/sed dedit Osuualdum regis regnare nepotem.*

d'Oswald sous celui de son oncle Edwin. Alcuin ne dit cependant rien de la crise et de l'apostasie après la mort d'Edwin : là où Bède nous dit que cette année fut frappée d'une *damnatio memoriae*, Alcuin met en pratique cette *damnatio memoriae* et n'en dit rien. Présentant le règne d'Oswiu, frère et successeur d'Oswald, Alcuin dit que ses débuts furent obscurcis par les guerres civiles, y compris au sein de sa famille, mais il n'entre pas dans les détails, ne fait aucune allusion à l'assassinat du rival d'Oswiu, et se contente de présenter en termes négatifs ses ennemis, les accusant d'amener des troupes païennes au cœur de leur pays⁵¹. Il prend donc le contre-pied de Bède qui présentait Oswine comme un modèle de piété. L'allusion à la division est uniquement négative.

La suppression des règnes antérieurs à Edwin d'une part et des crises dynastiques d'autre part permet à Alcuin de faire du VII^e siècle un grand siècle de la puissance northumbrienne, bien plus que ne le faisait Bède, chez qui la puissance des rois était affaiblie par les crises de successions. C'est la conversion qui a fait la grandeur de la Northumbrie après l'avoir tirée du néant.

Cette conversion est elle aussi réécrite dans une optique plus linéaire : aucune allusion n'est faite aux problèmes posés par les différences entre les pratiques « romaines » et « celtiques ». Alcuin présente bien les grands saints d'origine irlandaise comme Aïdan et Cuthbert, mais il n'en parle pas en tant qu'organiseurs : impossible à partir du poème de savoir que Lindisfarne fut durant une partie du VII^e siècle le seul évêché de Northumbrie. Le synode de Whitby disparaît donc *ipso facto*, puisque les problèmes qui y furent réglés ne sont pas mentionnés. Par ailleurs, comme nous l'avons signalé, Alcuin ne parle pas non plus de la conversion des Romano-Bretons : Grégoire le Grand est bien l'apôtre de la Northumbrie et la mission qu'il a envoyée a été un succès total.

En réalité cette mission avait fait long feu à la mort d'Edwin, et durant plusieurs décennies les Irlandais assurèrent le maintien et l'expansion du christianisme. York ne semble pas avoir eu d'évêque après le départ de Paulin, et ce jusqu'au controversé Wilfrid (c. 634-709). La biographie de ce dernier posait certains problèmes à Alcuin, qui les résolut en peignant Wilfrid comme un saint ayant agi essentiellement hors de la Northumbrie ; nous le voyons sans cesse sur les routes, en train de convertir divers peuples. Il ne fait cependant pas partie des évêques qui forment l'armature chronologique du poème, au point qu'on peut se demander si c'est bien de l'évêque d'York qu'il parle ou plutôt de celui d'Hexham (vers 577-645) ; la mention de son lieu de sépulture, Ripon, dans le poème plutôt avare en indications géographiques, tend à renforcer cette impression qu'il s'agit d'un étranger et on peut penser qu'il n'avait pas laissé un grand souvenir à York. C'est donc seulement avec Bosa que débute la lignée épiscopale et que s'effectue la transition entre les rois et les évêques. Après avoir parlé

51. Vers 514.

de la vision de l'au-delà dont avait été gratifié Drythelm, puis des missionnaires northumbriens, Alcuin annonce :

« Il convient que ma muse retourne aux évêques de la ville d'York dont elle s'était beaucoup éloignée et qu'elle abandonne la série des rois, qui après Aldfrid eurent des durées de règne variables⁵². »

Suit la notice de la mort d'Aldfrid (705) et de celle de Bosa (686) : Aldfrid, roi cultivé à qui Aldhelm a dédié son traité de métrique, est le dernier de la série des grands rois du VII^e siècle tandis que Bosa est le premier des grands évêques du VIII^e siècle. Alcuin écarte les rois du VIII^e siècle pour lesquels il ressentait un profond mépris parce que leurs règnes débutent et s'achèvent par des usurpations et des morts violentes, mais aussi parce que les évêques ont pu prendre le relais. Notons toutefois que les durées des épiscopats ne sont, à une exception près, jamais mentionnées, ce qui pourrait laisser penser qu'il s'agit là d'un pis-aller pour Alcuin.

Pour dire les louanges de sa patrie, Alcuin structure donc successivement son histoire grâce aux rois et grâce aux évêques. L'idéal est pour lui atteint lorsque les deux excellent dans leur tâche et que la concorde règne entre eux, comme c'est le cas lors de l'archiépiscopat d'Egbert et du règne de son frère Eadberht au milieu du VIII^e siècle : le premier se distingue par sa générosité, son enseignement et sa foi, le second par ses victoires. Aucune confusion des genres donc, le rôle de chacun est nettement défini⁵³. Les deux frères sont égaux en dignité, au point qu'Alcuin indique la durée de la charge d'Egbert comme il le fait pour le règne d'Eadberht.

Une histoire hiérarchique et verticale

Les rois et évêques – puis archevêques – sont donc les personnages principaux de cette histoire; leur pouvoir est incontesté. L'évolution des figures royales de Bède à Alcuin est nette et se manifeste le plus nettement dans le cas d'Edwin. Le récit que Bède donne de la conversion de ce dernier est bien connu : Edwin hésite longuement; il consulte son conseil pour décider de l'action à suivre; le grand prêtre Coifi se dit prêt à se convertir et propose de détruire le sanctuaire où il exerçait jusque-là car il se sent abandonné par ses dieux. Puis un noble compare la vie sur terre et le bref passage dans le hall de banquet d'un moineau, qui justifie selon lui la conversion. C'est seulement ensuite qu'est décidée la conversion générale. Chez Alcuin la situation est tout autre. Paulin commence par rappeler au roi la promesse qu'il avait faite (vers 145-151); Edwin s'engage alors à faire ce que dira Paulin : « Mais dis-nous seulement comment [ce Dieu] doit être adoré⁵⁴. » Edwin exige alors du grand prêtre qu'il détruise son sanctuaire :

52. Vers 1077-1080 : *Nunc namque revertere musam/urbis ad Euboricae fas est – procul inde recessit –/pontificesque summos seriemque relinquere regum/qui post Aldfridum variarunt tempora regni...*

53. Vers 1251-1287.

54. Vers 156 : *Sed modo dic nobis, sit qualiter ille colendus.*

« Va, prends les armes que tu ne pouvais utiliser avant, prêtre, et sois le premier à profaner le fier temple de ta lance. Toi qui professas le péché, professe maintenant le Salut⁵⁵. » La réaction de Coifi est remarquable : il reconnaît avoir été jusque-là dans l'incertitude mais dit que dans le futur il cherchera à connaître le vrai à la suite du roi⁵⁶ et il profane le sanctuaire. Dans ce passage, l'abondance des citations de Virgile et de Lucain indique qu'Alcuin a voulu solenniser le moment. Alors, le roi peut être baptisé avec tout son peuple à York.

Nous voyons donc ici se manifester la pensée politique et religieuse d'Alcuin : les puissances devant régir le monde sont les évêques et les rois. Ces derniers sont responsables des âmes de leurs sujets, il est donc nécessaire qu'ils écoutent attentivement les conseils des premiers. Le thème du *rationem reddere* dont I. Deug-Su a montré qu'Alcuin l'appliquait aux rois se retrouve ici utilisé dans l'écriture de l'histoire⁵⁷. Le roi décide donc seul de la conversion de tout son peuple, guidé par Paulin – la prédication étant ici essentielle. Une telle situation se retrouve dans la réécriture alcuinienne de la *Vie de saint Vaast* qui fait de la conversion de Clovis le début d'une histoire sainte : « Cette nation devint alors la nation sainte, le peuple du rachat dont les vertus doivent annoncer Celui qui l'a rappelé des ténèbres pour le faire accéder à Son admirable lumière⁵⁸. »

Pourquoi cette réécriture de l'histoire ? L'importance de la romanitas aux yeux d'Alcuin

Alcuin voulait manifestement présenter une histoire de la Northumbrie dans laquelle l'influence irlandaise fût réduite à rien. En revanche, l'élan venu de Rome est sans cesse rappelé. Du début, avec la fondation d'York par les Romains, à la fin, avec la description de l'enseignement et de la bibliothèque du maître vénéré Aelberht, l'ensemble de cette histoire est placé sous le signe de la romanité : cette ville romaine devient un conservatoire de l'Antiquité romaine et chrétienne où l'on trouve

« ce que nous ont laissé les anciens Pères, tout ce que possède le Romain dans le monde latin, et tout ce que l'illustre Grèce a transmis aux Romains, ou ce que le peuple hébreu a bu de la pluie divine, ou ce que l'Afrique a diffusé par sa lumière radieuse⁵⁹. »

55. Vers 168-170... *Eia/arripe tela tibi prius inconsueta, sacerdos/et iaculo celsum primus tu pollue fanum.*

56. Vers 176-177.

57. I. DEUG-SU, *Cultura e ideologia...*, p. 29-39.

58. *Et facta est gens sancta, populus adquisitionis ut adnuntientur in eo virtutes illius qui eos de tenebris vocavit in admirabile lumen suum.* C. VEYRARD-COSME, *L'œuvre hagiographique en prose...*, p. 82-83.

59. Vers 1535-1539 : *Illic invenies veterum vestigia patrum :/quicquid habet per se Latio Romanus in orbe,/Graecia vel quicquid transmisit clara Latinis,/Hebraicus vel quod populus bibit imbre superno,/Africa luciflua vel quicquid lumine sparsit...*

En rédigeant une épopée qui expose l'histoire d'York *ab urbe condita*, Alcuin montre que la Northumbrie a acquis un niveau culturel lui permettant de rivaliser avec les plus respectés des anciens Romains, ou au moins de les imiter. Il fait ainsi de son poème un tombeau à la mémoire d'Aelberht. Les légendes et récits d'origines germaniques, considérés comme indignes et païens, sont absents ; l'histoire de la ville est romaine.

Cette insistance sur la romanité avait aussi des implications politiques qu'on ne peut indiquer que brièvement, puisque la Deira, centrée sur York, était bien plus romaine que la Bernicie, centrée sur Bamburgh, qui à l'époque de Bède était encore la seule *urbs regia* du royaume⁶⁰. L'influence d'York dans le royaume était donc récente et restait d'une certaine manière à justifier, ce à quoi Alcuin s'emploie. S'y ajoutent aussi peut-être des prises de position personnelles d'Alcuin dans les querelles dynastiques de son temps⁶¹.

Le choix d'une histoire urbaine, qui n'allait nullement de soi dans un pays peu urbanisé, est donc un moyen de se rattacher aux anciennes traditions romaines en même temps qu'une prise de position par rapport à des processus géopolitiques contemporains. Il semble que par ce texte Alcuin apporte sa réponse à une question qui avait déjà agité ses prédécesseurs, Aldhelm, Bède ou Boniface, qui tous avaient à leur manière voulu montrer que l'Angleterre était bien une région civilisée et cultivée selon les critères romains. Il le fait en proposant une réécriture de l'histoire où il retient ce qui témoigne du succès de la conversion venue de Rome, de ses bienfaits mais aussi du mode de vie urbain ; en somme, de la romanité de York, sa patrie.

60. D. A. BULLOUGH, *Alcuin : Achievement and Reputation...*, p. 153.

61. *Ibid.*, p. 240.

RESUME

Nous nous proposons ici d'étudier le rôle que tenait l'histoire dans la culture et la pensée d'Alcuin, et de montrer de quelle façon il a écrit ou réécrit l'histoire. L'analyse de la bibliothèque d'York telle qu'il la décrit dans son poème sur les rois, les saints et les évêques de cette ville, montre que l'histoire transcende le genre historique *stricto sensu*. Pour Alcuin, l'Histoire par excellence est en effet l'histoire sainte ; par suite, les épopées chrétiennes comme les vies de saints sont des œuvres historiques. Le poème sur York peut à ce titre être compris comme une réécriture de l'histoire northumbrienne à partir de l'œuvre de Bède. Les différences entre les deux auteurs permettent de mieux saisir ce qui est important aux yeux d'Alcuin : l'histoire de sa patrie ne peut être que chrétienne et linéaire. Ses seuls protagonistes en sont les rois et les évêques. Toutes les références sont romaines et chrétiennes.

ABSTRACT

We wish to study the place held by history in Alcuin's culture and thought, and to work out the way he wrote or rewrote history. In his poem on the kings, saints and bishops of York, he describes the library he is supposed to have used there, and the way he does it reveals that history cannot be reduced to what we commonly call "historical writings": history par excellence is Holy History; Christian epics and saints' lives too are historical writings. The poem on York can thus be read as a rewriting of Northumbrian history as it was first set out by Bede. Alcuin differs from Bede on some important and very telling point : the history of his patria can only be Christian and linear, with kings and bishops as its sole protagonists and Rome as its unique legitimate background.

